



ACROSTICHE

A MON AMI ED. AUBÉ, OTTAWA

Sur la mort de son enfant

Hélas ! hier encore elle était dans tes bras,
 Hélas ! tu lui montrais à faire un premier pas ;
 Hélas ! tu l'entourais de soins, tu l'aimais en bon père. . . .
 Hélas ! tu te disais heureux d'avoir pareille enfant !
 Hélas ! maintenant, le Seigneur laisse ces fleurs au monde,
 Hélas ! il aime à les cueillir avant qu'un souffle ardent
 Hélas ! les ait fait sécher sur leur tige féconde,
 Hélas ! ne livrant leurs parfums aux caprices du vent.

Ah ! s'il en est ainsi, cesse, ami, tes alarmes !
 Un jour, ton âme, heureuse, en un sublime essor,
 Échappant son départ de ce séjour de larmes,
 Représentée, au ciel bleu rejoindra ton trésor.

NOS GRAVURES

UN DRAME AU DÉSERT

Il n'y a pas beaucoup de personnages, mais la mise en scène est grandiose. Presque malgré lui le spectateur est transporté tout à coup au milieu du désert et les rugissements du lion retentissent à ses oreilles.

L'Arabe audacieux, qui est venu braver le terrible fauve jusque dans son antre, sait bien quel danger il court. Il ne se sent pas le plus fort sans doute vis-à-vis du roi du désert, mais il conserve le sentiment de sa supériorité morale et n'oublie pas qu'il est le roi de la création.

Entre la force et la ruse, le dénouement de la lutte est donc incertain, et c'est ce qui nous émeut profondément dans l'œuvre de M. Fouques, si bien rendue par M. Thadée.—O. C.

LA CATHÉDRALE SAINT-PIERRE

Qui n'a pas entendu parler de l'église cathédrale St-Pierre de Montréal ? Entreprise depuis un bon nombre d'années, sur un plan gigantesque, pour le pays, les travaux avaient dû en être abandonnés faute de ressources. Il y a trois ou quatre ans passés, la générosité des fidèles du diocèse s'émut de voir ces milliers de piastres dépensés, en pure perte—les murs, élevés jadis jusqu'à la hauteur de la couverture en étaient restés vides et se dégradèrent sous l'action de l'intempérie des saisons—et ce, pendant que l'église cathédrale actuelle convient mal à l'importance du diocèse et est de plus absolument insuffisante. On résolut de tenter un suprême effort et d'arriver au terme de cette vaste entreprise de trente années et plus. Le zèle des prêtres organisateurs, l'activité des dames zélatrices firent tant et si bien qu'ont eut bientôt prélevé des sommes encourageantes. Alors l'immense couverture étendit son abri sur les hauts pans de murs solitaires ; le grand dôme central lança dans l'espace sa croix dorée, étincelante, et, bien vite deux des quatre petits dômes eurent poussés à ses côtés.

Le bazar monstre de 1887, monté par la générosité des fidèles diocésains, couvrit une partie de ces frais, énormes comme bien l'on pense ; les quêtes firent le reste.

Comme le système des quêtes est plus lent et qu'il faut se hâter pour pouvoir inaugurer le bâtiment splendide au mois de mai 1892, deux cent cinquantième anniversaire de Montréal fondé, on a eu recours à de plus rapides expédients. Les dames catholiques, toujours si habiles à la chasse

au denier vont nous donner une réédition du beau bazar de 1887, au profit de l'œuvre si chère à tous.

A cette occasion le MONDE ILLUSTRÉ a jugé opportun de faire voir à ses lecteurs l'état de construction de la monumentale église. De la voir s'embellir aussi à vue d'œil et se parachever ce sera un encouragement pour tous à contribuer au succès de cette œuvre. Puisse le grand bazar de septembre prochain—du 14 à la fin—rapporter des fruits d'or pour la cathédrale !

LA PLACE JACQUES-CARTIER

Si elle n'est pas historique comme la Place d'Armes, enchanteuse comme le square St-Louis, délicieuse comme le jardin Viger, la place Jacques-Cartier est plus commerciale. C'est sur elle que dégorge le trop plein du vieux marché Bonsecours, chaque mardi et vendredi, alors que la campagne environnante, avec ses produits, envahit Montréal pour l'alimenter. A part cela elle n'offre rien de particulier, si ce n'est l'aspect d'une rue plus large, d'un boulevard, genre antique, allant en pente, des hauteurs de la rue Notre-Dame à la rue des Commissaires et au port. C'est même là un de ses charmes les plus remarquables, la navigation saint-laurentienne de Québec, Toronto, Trois-Rivières, Sorel, Beauharnois, Chambly et autres lieux qui vient stopper à ses pieds, y prendre ses nombreux voyageurs ou les déposer, tour à tour.

Mais je me méprends, la place Jacques-Cartier a quelque chose d'historique : seulement c'est de l'histoire anglaise, et j'allais passer outre sans y penser. C'est au beau milieu d'icelle que se dresse la colonne rostrale du haut de laquelle, l'amiral Nelson, le héros albiionnais de Trafalgar... tourne le dos au domaine maritime que représente si bien ici notre majestueux St-Laurent. Des gens à l'enthousiasme facile jugèrent, un jour, un acte pie de loyauté à la Couronne britannique—Dieu merci, les vrais Canadiens en ont su donner de meilleurs et plus nobles, à Châteauguay, par exemple—de dresser là cette ironie permanente. Pendant que le temps fait son œuvre et achève de dégringoler, justicier inéluctable, le marin anglais, chancelant sur sa base, les patriotes sincères se consolent à la pensée qu'un jour d'Iberville, notre illustre Jean Bart canadien, dominera cette place, du haut d'un bloc granitique, pour des siècles à venir.

Près de la place Jacques-Cartier, un peu à gauche, se trouve encore le vieux château de Ramezay, résidence officielle des anciens gouverneurs de Montréal.

J. S. E.

LE SUICIDE D'UNE FLEUR

A Mlle ÉVANGÉLINE M***

A travers le bois sombre, un petit ruisseau bavard et gai se faisait un chemin, de l'air d'un gamin qui se gouaille de tout.

Il riait du sévère aspect des arbres, à la grande chevelure verte, donnait à boire aux oiseaux, lavait le pied des plantes. Bref, c'était un brave petit bonhomme de ruisseau qui n'avait qu'un défaut : celui d'être philosophe.

Dans un de ses capricieux méandres, sur une rive rocheuse, aride, nue et haute de trois longs pieds au moins, croissait une solitaire rose sauvage, étonnée de se trouver si loin de ses compagnes, si loin du joyeux ruisseau, à l'abri du zéphir, à l'ombre du soleil.

Penchée au dessus de ce ruisseau guilleret dont les eaux se faisaient miroir pour lui renvoyer son image, la fleur passait de longues journées à être belle, pure, innocente comme une vierge ou mieux encore comme un ange.

Du monde, elle ne connaissait que la nature grandiose qui l'entourait.

Jamais une larme n'avait terni sa corolle—la rosée diamantée seule l'avait touchée.—Cependant, elle n'était pas heureuse.

Une languissante somnolence s'emparait de son âme. Elle ne savait pas à quoi attribuer ce dégoût

de la vie, qui allait en augmentant à mesure que les jours ensoleillés se succédaient.

Un jour qu'elle était dans toute sa splendeur de pauvresse, deux papillons, jolis à damner, l'un bleu azur, l'autre jaune papal, passèrent au dessus d'elle et allèrent se poser galamment sur d'autres fleurs qui s'épanouissaient dans un terrain fertile, et par ce fait avaient plus d'éclat avec aussi plus de coquetterie.

Les deux papillons ne lui avaient même pas accordé un regard. Sans savoir pourquoi, cela lui fit mal au cœur.

D'autant plus qu'un duo charmeur s'était établi entre les fleurs et les papillons. Les caresses répandaient aux caresses ; une douce brise les courbait, les relevait amoureuxment ; un rayon de soleil les teintait d'or fauve et réchauffait leur âme ; l'enivrance voluptueuse s'emparait de leur cœur.

La rose sauvage, devant ce spectacle, s'attrista, la roseur de sa corolle en pâlit.

Vainquant sa timidité elle résolut de demander des explications.

—Monsieur le Ruisseau, commença-t-elle, par donnez-moi si j'ose vous interroger, mais dites-moi donc pourquoi les papillons s'arrêtent-ils sur les fleurs ?

Et le ruisseau bavard de répondre :

—Innocente rose ! c'est pour se raconter leurs amours. L'une répand son parfum odoriférant, l'autre le respire et donne des caresses. La brise leur apporte le chant mélodieux des oiseaux et les berce doucement, le soleil leur verse des baisers brûlants, leur âme se gonfle d'enivrance et ils passent ainsi la vie.

—Mais pourquoi n'ai-je pas d'amoureux, pourquoi la brise qui passe me fuit-elle, pourquoi le soleil ne me baise-t-il pas ?

—Tu manques de tout cela parce que le Hasard t'a fait naître dans un endroit stérile, parce que le soleil et la brise ne peuvent t'atteindre, parce que tu es seule en ton endroit et que les papillons fuient la solitude et les abandonnées.

—Et toute mon existence se passera ainsi ?

—Oui, toute ton existence.

—Mais qu'ai-je donc fait au Hasard pour qu'il me traite de la sorte ?

—Tu ne lui as rien fait. Le Hasard est aveugle et sourd, malgré cela il nous conduit. Malheur aux déshérités ; ils souffriront.

Fier de sa sentence, le ruisseau babilla plus loin.

La modeste rose étouffa un soupir et se prit à songer.

Après s'être recueillie longtemps, elle éleva soudain la voix et répéta encore, rêveuse, les dernières paroles du ruisseau philosophe : "Malheur aux déshérités ; ils souffriront."

Avec l'énergie particulière aux fleurs longtemps indéçises, la rose sauvage décida de mourir.

Sans une plainte, sans haine, sans défaillance, elle mit son projet à exécution.

Une à une les pétales de sa corolle tombèrent dans le ruisseau et les eaux langoureuses charroyèrent leur léger fardeau vers le fleuve géant, dans l'infini, dans le néant.

La tige sécha, tomba en poussière et disparut.

La nature ne s'est aucunement aperçue de cette mort, et le ruisseau babille toujours.

LES FÊTES A TOUROUVRE

A l'instar de tous nos confrères de la presse militante, nous aurons à dire quelque chose de cette belle célébration qui a été un jour de triomphe pour nos zouaves pontificaux, toujours si sympathiques.

Les illustrations spéciales qui doivent accompagner et compléter notre texte ne pouvant être prêtes que pour la semaine prochaine, nous remettons à cette date de commenter plus en détail une actualité aussi pleine d'intérêt.